

## *L'Intraduisible. Deuil, mémoire, transmission*

**Janine Altounian, Dunod, Paris, 2005, 206 p.**

Ce livre s'inscrit comme troisième volet d'une réflexion sur la transmission des traumatismes collectifs ayant pour origines des violences extrêmes et génocidaires ; réflexion entamée dès la traduction et la publication du journal-relique de Vahram Altounian, père de l'auteur, rescapé du génocide arménien de 1915. L'ouvrage se compose à la fois d'un commentaire de ce manuscrit au terme d'une analyse « irrigante » et non « asséchante » de l'auteur elle-même et de théorisations antérieures attestant « de la trace de ce noyau fondateur demeuré jusque-là inélaborable ». C'est la démarche régrédiente de l'anamnèse qui constitue la spécificité de l'ouvrage, l'auteur révèle ainsi les différentes étapes de la transcription d'une pensée consciente tout en la liant avec des éléments narratifs, qui ne se dévoilèrent qu'après coup, constitutifs de connexions psychiques silencieuses au départ. L'auteur met donc à jour les différentes étapes d'une psychisation sur un long terme et la rattache aux déterminations inconscientes de sa genèse, permettant ainsi une relecture des événements.

Janine Altounian construit sa réflexion autour de la métaphore des gestes des survivants et de celle de l'artisanat. C'est ainsi que les parents survivants « non narcissisés », et dont le désir d'aimer et de connaître semble s'être déplacé des Hommes aux choses, n'offrent plus eux-mêmes un lieu d'accueil mais construisent et créent de manière ingénieuse, comme un relais des objets accueillants. Ces êtres qui survécurent aux terreurs multiples du génocide n'offrent qu'une parentalité déficiente, car ils sont trop occupés à fabriquer entre eux et « l'horreur du passé » qui ne peut se dire, quelques biens protecteurs ou réparateurs et n'autorisent pas ou peu l'expression de conflictualités œdipiennes structurantes et autonomisantes. L'enfant devient alors à la fois la preuve angoissante et le fruit miraculeux de la survie. Il se construit avec cette impossibilité de se représenter cette violence-là, et cet « amour empêché », mutilé de ses possibilités d'expression et pourtant porteur des traces sacrées d'une « éthique de la résistance ».

Face au silence ou au contraire aux violences relationnelles qui relèvent de ce passé explosif, les enfants de survivants se trouvent dans l'incapacité de les appréhender et de les rattacher à un quelconque motif intelligible. L'absence de localisation psychique de la terreur des événements empêche un refoulement, donc la prise de distance, et s'assimile plutôt à une forclusion de l'ordre symbolique du monde culturel. L'héritier vit cela comme un empiètement et, comme pour ses parents survivants, cela signifie une absence de délimitation entre les morts et les vivants ; délimitation indispensable dans l'instauration des liens entre les êtres. L'empiètement signifie donc la rupture des liens. Rupture temporelle dans le cours de la vie, rupture avec ses racines et rupture avec le présent et le monde des *autres*. Pour le survivant qui y parvient, l'écriture devient l'étai d'une forme de continuité temporelle, elle offre aux disparus un linceul, c'est-à-dire « un emplacement symbolique et un lieu psychique », et offre à l'héritier

une certaine continuité générationnelle, lui ouvrant ainsi une place dans le monde. L'écriture semble alors le seul espace « réservé à la vie ».

Pour l'héritier qui entame un travail d'écriture, ce dernier se fait dans la langue et avec la culture du « pays d'accueil » qui joue le rôle d'instance tierce, mais qui a nécessairement été « compromis, délibérément ou par impuissance », dans la violence exercée, ne serait-ce que par son silence complice. Le *holding* de l'écriture fournit un contenant psychique aux faits vécus et « retransitionnalise » la parole en défaut, jusqu'alors sans destinataire. La mémoire du traumatisme vécu par les ascendants et donc par l'héritier peut alors être transmise. Il s'agit de la « psychiser, et de l'historiciser » ; écrire constitue un acte de résistance au sens politique du terme.

L'auteur questionne ensuite la légitimité de ces pères destitués, ainsi que la paternité porteuse de valeurs symboliques, mais comment se construire quand les pères ne peuvent empêcher l'extermination de populations. Se référant au texte de Ruth Klüger, l'auteur étudie comment un enfant peut se structurer au sein d'une famille de survivants. Le modèle œdipien qui, certes, reste valide psychiquement est mis à mal, compte tenu de la différenciation opérée par l'exterminateur entre ceux qui ont droit de vivre et ceux qui n'ont plus le droit d'exister. Ce qui différencie les êtres est devenu leur capacité à survivre, et à permettre à leurs enfants de survivre. Ces pères qui n'ont pas eu d'enfance ne peuvent assurer véritablement une parentalité psychique. Plus que le modèle œdipien et la question du rapport au sexe, le modèle qui devient opératoire est celui du rapport à la mort.

Dans une dernière partie, l'auteur montre comment l'enfant de survivant, pour acquérir une existence au-delà de la survie, passe par un apprentissage de la traduction dans la langue et la culture d'un tiers afin de pouvoir recueillir ce qui reste de son héritage, « en recueillir la transmission grâce à la *tiércité* que constitue cette médiation ». Le patrimoine traumatique ne peut être refoulé que *dé-porté* dans la langue d'un tiers, le *non-exterminable* du moment. Cet apprentissage de la langue et la culture de l'autre permettrait de vivre en marge de l'indicible et surtout d'acquérir la possibilité de taire, « de tenir en rétion derrière l'écran des signes, une profération rendue, à soi-même possible ». L'auteur développe le rôle des institutions du pays d'accueil, notamment scolaires, qui offrent à l'enfant, au-delà de l'apprentissage de la culture et de la langue, une parentalité symbolique qui échappe à toute menace ; permettant ainsi le travail « de réappropriation de soi consécutif au désastre initial ». L'héritier peut, grâce au médiateur que constituent la langue et la culture de l'autre, établir des liens constructifs entre le monde des morts et des vivants. Ces liens s'établissent après l'opération double nécessitant à la fois d'intégrer l'histoire de ses ascendants et de s'en détacher afin de construire la sienne. Le métissage distanciateur permet la transmission. Le détour par la langue de l'autre ne produit pas une acculturation complète, mais bien l'aiguïsement de la conscience de l'héritier de sa propre culture défunte ainsi que le désir d'en recueillir les restes. Comme tout processus de traduction, cette formulation dans une langue étrangère couvre les opérations inévitables du *dire*, *traduire*, *trahir*. L'héritier devient capable de différencier un « je » locuteur s'adressant au « tu » que sont les morts de son héritage qu'il transmet en « ils » aux autres.

Dans cet exercice de traduction-transmission, il s'agit de sauver le plus possible ce qui se perd ; l'auteur nous explique que reconnaître l'existence d'un intraduisible est essentiel. Le « non-dit » est au fondement de l'existence de l'héritier, il constitue un espace de subjectivité d'où émerge sa pensée.

Si la démonstration est magistrale sur le travail artisanal de composition qu'élaborent les survivants et les héritiers des violences extrêmes de masse, ce livre, conçu comme un tissage et un tressage jusque dans ses phrases aux nombreux détours, reste tout de même destiné à un public familier des concepts psychanalytiques.

**Émilie Lochie**